Document généré le 25 avr. 2024 03:01

Vie des Arts

Vie des arts

Toni Onley
Au loin des mers étales

Alma de Chantal

Volume 19, numéro 77, hiver 1974–1975

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55141ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Chantal, A. (1974). Toni Onley : au loin des mers étales. *Vie des Arts*, *19*(77), 42–44.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Toni Onley Au loin des mers étales

Alma de CHANTAL

Notre collaboratrice, Alma de Chantal, a visité la Côte-Ouest, en mars 1974, et y a retrouvé d'anciens collègues qu'elle a interviewés pour *Vie des Arts*. Le premier article d'une série de trois concerne Toni Onley, qui vient d'exposer à la Galerie 1640, du 23 novembre au 14 décembre.

Toni Onley

1. Toni ONLEY
Forground Blue, 1965.
Acrylique sur panneau de bois; 51 cm. x 65.

Toni Onley, peintre graveur de la côte du Pacifique, est né dans l'île de Man, au large des côtes d'Irlande, où s'est écoulée toute sa jeunesse. Élevé au sein d'une famille d'artistes, son goût précoce pour le dessin fut dès le début encouragé par les siens, particulièrement par sa grand-mère, elle-même dessinatrice et créatrice de modèles pour les célèbres tissages irlandais. Aussi loin qu'il se souvienne, il eut la conviction, dit-il, qu'il serait peintre, que l'art serait la préoccupation majeure de son existence. Il ne devait jamais dévier de cette voie. Malgré la guerre, il put compléter ses études à l'excellente école d'art de l'île de Man. Cette existence repliée sur soi, totalement coupée du monde extérieur, devait favoriser des contacts prolongés avec la nature, la mer surtout. Années solitaires pendant lesquelles s'est développé son goût prononcé pour un mode de vie calme, contemplatif, facteur déterminant dans l'orientation de sa démarche plastique.

Immigré au Canada en 1948 — il a alors vingt ans — Toni Onley passera ses premières années sur une ferme de Brantford, en Ontario, où son activité majeure est le design d'instruments aratoires, sans renier pour autant sa nostalgie persistante des espaces marins. Plus tard, il décide de s'établir, en véritable insulaire, près de la mer, sur la côte du Pacifique. Il séjourne un an à Victoria, et c'est ensuite son installation définitive à Vancouver, son port d'attache et son havre de prédilection au retour des longues pérégrinations autour du monde; ville-mirage, ville-fétiche, où se conjuguent pour l'artiste tous les lieux-dits aimés de la vie, la vraie et celle non moins réelle de son monde imaginaire.

Au tempo frénétique de la vie moderne, à l'évolution et aux transformations parfois brutales que subit sans cesse la société de consommation, Toni Onley oppose, lui, un monde singulier et personnel, univers solitaire où règnent immuables, le silence, le calme absolu et la paix. Au centre de cet univers est la nature, source d'inspiration majeure. L'artiste y puisera avec une fidélité sans faille, et ce, depuis bientôt trente ans, la matière essentielle de son évolution picturale. Cette thématique sous-tend en effet l'ensemble de sa production, peinture, dessin ou gravure. Il y reprend les sujets qui exercent sur lui une fascination profonde car ils sont durables et variés à l'infini: la mer, le ciel et les nuages, les montagnes et les vallées, des arbres parfois, et, motif fréquent, les grèves sablonneuses parsemées de pierres et de rochers.

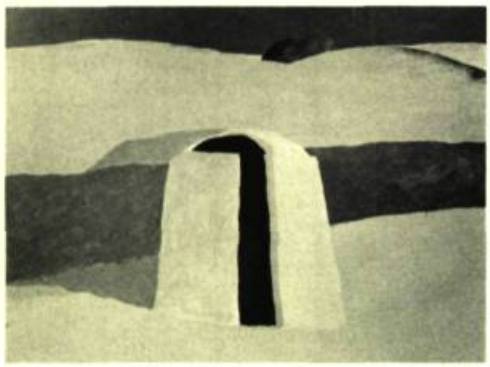
Parmi ces éléments, l'eau domine et demeure l'un des signes privilégiés de l'œuvre. Aux paysages marins inspirés par la côte ouest du pays, s'ajouteront au cours des années ceux du Mexique où Onley habitera de 1957 à 1961, consacrant tout son temps à la peinture. A sa première exposition particulière importante, en 1959, à la Vancouver Art Gallery[1], il présente des collages de grandes dimensions, à motifs abstraits. Peintures et dessins seront par la suite régulièrement exposés au Canada et aux États-Unis, et ce, jusqu'en 1963, date qui marque une orientation nouvelle de l'œuvre de Toni Onley. Une bourse du Conseil des Arts du Canada lui permet de séjourner un an à Londres, où il s'initie aux diverses techniques de la gravure, sous l'égide d'un professeur suédois. Lors d'une première exposition, la Tate Gallery est parmi les acquéreurs; ses sérigraphies figurent aussi dans les collections du Victoria and Albert Museum de Londres. De retour à Vancouver, l'artiste se consacre principalement à la gravure. Son œuvre graphique n'a cessé de croître depuis, en importance et en qualité, et c'est cet aspect de son art que nous allons examiner.

De prime abord, ses sérigraphies étonnent, fascinent, et inquiètent à la fois. Est-ce dû à la perception cosmique qu'il a de l'univers, à l'optique bien spécifique qui caractérise son travail: vues aériennes de paysages qui reposent, sereins et immuables, dans l'infini du ciel et de la mer? Ces paysages sont d'abord, littéralement, captés à vol d'oiseaux; l'artiste, propriétaire d'un minuscule biplan, survole en effet des jours entiers les côtes de la Colombie, à la découverte d'horizons perdus, de terres inexplorées. L'espace règne ici en souverain. Il le fait sien, il l'habite entièrement. Une communion étroite avec la nature lui est essentielle, affirme l'artiste. Dans le quotidien comme dans l'œuvre, elle demeure une préoccupation primordiale.

Ainsi, que ce soit du Pacifique ou de la Méditerranée — Tony Onley séjournait en Grèce à l'automne 1973 — ou bien encore des régions arctiques qu'il explorait durant l'été 1974, nous voyons surgir, par quels sortilèges sans cesse renouvelés, ces masses énormes mystérieuses, aux contours indéfinis, couleur d'aube ou de crépuscule, rochers, icebergs ou montagnes jaillis du fond des âges, paysages entre le réel et l'imaginaire, dont les frontières mouvantes se déplacent au gré du peintre magicien. Au hasard des grèves, des pans de rochers ou des pierres captent le regard, menhirs au langage elliptique, dressés au long d'un parcours secret et insolite. Toni Onley parle longuement des pierres: «On ne peut jamais se lasser de contempler, sur leur surface les jeux de lumière et d'ombre qui les métamorphosent constamment. Les pierres ont une vie bien à elles; je n'aurai pas assez de toute une vie pour les regarder; elles me fascinent sans cesse.» Ainsi du ciel et de la mer, toujours en mouvement, en perpétuel devenir. Tantôt l'œil, tantôt la mémoire recréent ces paysages qui semblent issus des temps immémoriaux.

La variété des structures et des plans, la maîtrise dans l'agencement des formes et des couleurs, tout concourt à créer des images d'une beauté plastique singulière. Impression étrange de voir pour la première fois ces paysages qui nous sont pourtant familiers. Au-delà des mirages, sous les apparences, vit un *monde autre*, un monde inconnu, magique et envoûtant. La réalité de l'artiste est d'une apaisante simplicité. Son art, d'une profonde intériorité, permet de saisir un monde de sensations autrement négligées. Univers intemporel, dégagé du quotidien, clos sur lui-même. Ici, aucune intervention extérieure. Nul choc, nulle violence ne brisent l'équilibre de ce univers de contemplation pure et de rigueur absolue. Il n'est guère étonnant, comme le mentionne volontiers Onley, que l'ensemble de son œuvre demeure en marge des courants artistiques actuels. Il se situe aux antipodes de l'art conceptuel, cybernétique, ou de l'*art pour l'instant*.

Toni Onley



2. *San Carlos Tower.*
Acrylique sur panneau de bois; 51 cm. x 65.

3. *Oasis, 1969.*
Acrylique sur panneau de bois; 51 cm. x 65.

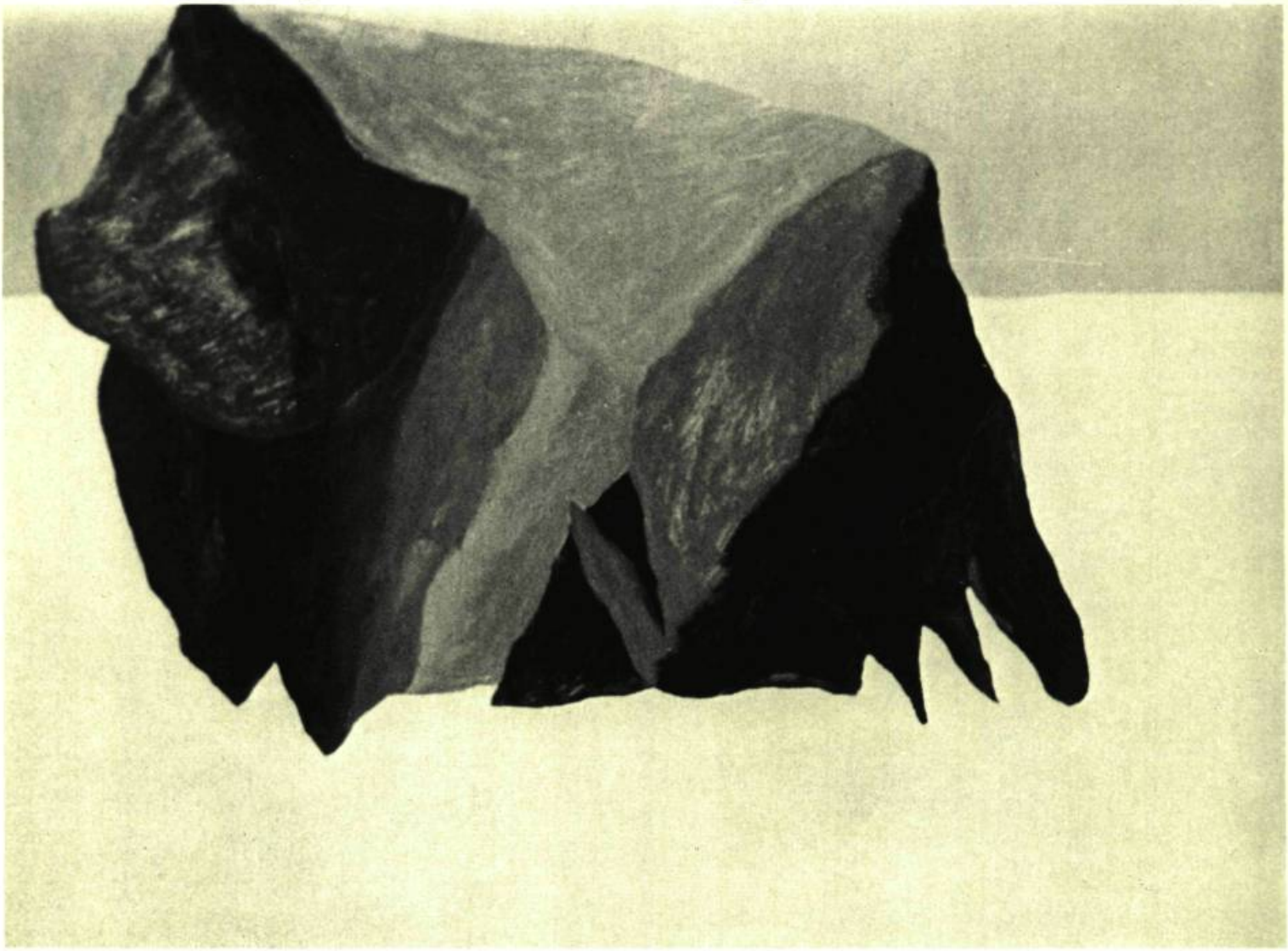
Toni Onley

4. *Still Life, 1968.*
Huile sur panneau de bois; 51 cm. x 65.

Toni Onley

5. *Stranded, 1972.*
Huile sur panneau de bois; 51 cm. x 65.

Toni Onley Toni Onley Toni Onley



Le graveur avoue son peu d'intérêt à représenter des édifices, rues ou quartiers de la ville, ou encore, les multiples facettes de la vie quotidienne — en restera-t-il un jour le moindre vestige? Et l'artiste d'ajouter: «Si, dans un avenir lointain, on découvrait mes peintures ou mes gravures, on y reconnaîtrait encore le ciel et la mer; ils sont éléments durables, éternels.»

Soulignons que l'être humain est totalement absent des scènes désertiques représentées dans les sérigraphies de Toni Onley, dont l'univers est rendu avec une palette volontairement restreinte. Chez ce graveur, pas de fêtes incandescentes de la lumière et de la couleur, mais des tons feutrés, tamisés, empreints, dirait-on, des pluies et des brouillards du Pacifique. Au large de mers paisibles, trop calmes, des îles fantômes dérivent, essaims de blancheur mouvante, blancs assourdis, blancs d'absence et douceur raffinée des gris et des camaïeux. Ici et là, des billots, des rochers, des galets émaillent d'ocre ou de vert-de-gris, ces paysages figés sous des ciels bleu ardoise, évoquant les firmaments particuliers au climat de Vancouver. En opposition, d'autres sérigraphies empruntent des tonalités d'aquarelle. La couleur se fait alors légère, aérienne; un monde de fraîcheur originelle nous est restitué. Un univers poétique d'un lyrisme discret, où gisent, sous-jacents, le mystère, la mélancolie, l'apaisement et l'hypnose.

On perçoit dans cette démarche, l'influence de l'art oriental, mais aussi celle d'artistes contemporains, comme le peintre italien Morandi dont les effets d'ombre et de lumière sur l'objet se retrouvent en maints échos chez Onley. Par ailleurs, la façon prémonitoire d'utiliser les différents procédés figuratifs, la puissance émotionnelle, le statisme de ses compositions, ainsi que l'apparente simplicité de cet univers, qui n'échappe pas au pouvoir du tragique, révèlent une certaine filiation avec l'œuvre des artistes surréalistes.

A l'automne de 1974, au terme d'une année sabbatique, Toni Onley reprenait l'enseignement. En avril 1974, la Victoria Art Gallery présentait une exposition particulière de ses peintures et de ses aquarelles. A Toronto, le Collège d'Erindale offrait, au printemps dernier, des gravures et des peintures, et l'on a pu voir, à la fin de l'automne, à Montréal, une importante exposition des œuvres récentes de l'artiste à la Galerie 1640[2].

Travailleur acharné, Toni Onley poursuit en solitaire l'œuvre entreprise. Des tragédies qui bouleversèrent son existence à deux reprises, aucune trace dans son œuvre, sinon, qu'au-delà des apparences, sous les ciels sereins, au loin des mers étales, quels abîmes insoupçonnés, quelles menaces immanentes. La vraie vie serait-elle ailleurs?

1. Cf. Jacques de Roussan, *Les Peintres de la Colombie britannique et leur environnement*, dans *Vie des Arts*, Vol. XI, N° 44, p. 76-80.
2. En novembre et décembre 1973.

English Translation, p. 86

6. *Gothic Landscape, 1970.*
Acrylique sur masonite; 45 cm. x 57.